

VORPSI Ornela, *La mano che non morde* (Einaudi, 2007, 86 p.)



Émigrée d'Albanie en Italie puis en France, Ornela Vorpsi retourne quelques jours à Sarajevo à l'appel d'un ami malade. Une occasion pour elle d'essayer de se situer désormais. Sa première épreuve est le voyage en avion, qu'elle n'a jamais supporté. Puis elle se sent mal à l'aise dans cette ville où les gens qu'elle croise se révèlent passionnés d'une manière exagérée, brutale et inquiétante, une caractéristique selon elle des divers peuples des Balkans.

Au fil de ses rencontres, on lui assène que, résidente à Paris, elle est devenue une apatride sans repères. Que ça se lit sur son teint qui verdit, comme tous les Albanais qui s'exilent de leur mère patrie. Ne pouvant finalement venir en aide à son ami, elle fuit dès qu'elle le peut ce pays qui lui est hostile. Elle revient à Paris avec dans ses bagages des *byrek*, une pâtisserie traditionnelle de l'Albanie, grâce à laquelle elle compte inoculer à ses amis la spiritualité du pays de ses origines, qu'elle laisse pourtant derrière elle.

Ornela Vorpsi nous livre un carnet de voyages informel, un défilé désordonné de personnages et d'anecdotes, interrompu ici et là par quelques courts flashback : du temps de son enfance à Tirana, de ses années d'étudiante à Milan et Rome. Elle a choisi de vivre désormais à Paris, mais on comprend qu'elle restera écartelée entre les trois cultures qui l'ont façonnée.

Son roman est écrit dans un italien simple et nerveux, qui rend la lecture très agréable. Citons une universitaire qui a fait une thèse sur les écritures de la migration :

"Ornela Vorpsi écrit une prose qui fait souvent de la place à une voix collective albanaise, traduite en italien. Ainsi cet italien très pur du point de vue formel devient une langue étrangère car elle est créée à partir de la traduction directe de l'albanais. Cela détermine un style relié à la langue et à l'imaginaire albanaise, mais directement exprimé en italien. Il s'agit d'une des caractéristiques qui marquent l'originalité et la qualité de l'écriture de Vorpsi."

François GENT
Mars 2015

VORPSI Elena, *Vert venin* (Actes-Sud, 2007, 110 p., titre it. *La mano che non morde* trad. Nathalie Bauer)



Vert Venin était à sa sortie le quatrième roman d'Ornela Vorpsi. Elle en a publié un sixième en 2014. Née à Tirana en Albanie en 1968, Ornela Vorpsi a été marquée dans sa jeunesse d'être la fille d'un détenu politique.

Elle est à la fois romancière, photographe, peintre et vidéaste. Personnalité riche et complexe mais avant tout une exilée "qui ne peut pas mordre la main" du pays d'accueil, comme tout immigré, pas plus qu'elle ne peut se guérir du pays qu'elle a dû et voulu quitter. D'où le choix pour écrire de la langue italienne, celle de son premier pays d'adoption quand, à 23 ans, elle a fui Tirana pour Milan avec sa mère. « Peut-être ai-je besoin de la distance que cela implique d'écrire dans une langue étrangère ».

Depuis 1997 elle réside à Paris tout en restant fidèle à l'Italie où elle a publié cinq textes depuis 2001, bien accueillie dès son premier roman *Le pays où l'on ne meurt jamais*, pour lequel elle reçut en 2004 les Prix Grinzane-Cavour et Viareggio, une belle récompense.

« Je dédie ce livre », écrivait-elle, « au mot "humilité" qui est absent du lexique albanaise. Une telle absence peut donner lieu à des phénomènes curieux dans la destinée d'un peuple ».

Cette adresse donne le ton de ses ouvrages et sera bien en 2007 celui de *Vert Venin*.

Ornela Vorpsi a été traduite de l'italien et publiée en France chez Actes Sud jusqu'en 2014 où elle est passée chez Gallimard, dans la prestigieuse Collection Blanche, avec *Tu convoiteras*, son premier texte écrit en français, opérant là un nouvel exil (une nouvelle fuite ?).

On entre dans *Vert Venin* par une longue imprécation contre le voyage : terreur de l'avion, angoisse du

départ, refus d'un ailleurs. Et la couverture du livre reproduit la photographie prise par l'auteure d'une jeune femme vue de dos qui porte deux ailes peintes à même la peau. Désir d'un envol immobile ?

Dans une interview, Ornella Vorpsi parle de son texte comme d'un "livre de voyage antivoyage, à structure organique. Le fil rouge du texte, sa colonne vertébrale, c'est bien ce voyage entrepris à contrecœur mais sans échappatoire possible puisqu'il s'agit d'aller sauver d'une longue crise de dépression un ami qui vit à Sarajevo en Bosnie. Occasion de constater que ce retour aux Balkans est insupportablement émouvant pour elle et sans aucun effet bénéfique sur le choix dramatique dudit *Mirsad*. Conclusion qui n'est pas si sûre pour le lecteur.

Entre son départ et son retour, Ornella Vorpsi nous entraîne dans un monologue intérieur, procédant par association d'images et juxtaposition de séquences où présent et passé se mélangent sans prévenir d'un paragraphe à l'autre.

On y rencontre comme sur une scène des personnages de sa vie, tableaux successifs sans ordre chronologique ni continuité topographique, on est transporté d'une ligne à l'autre à Tirana, à Milan, à Sarajevo, à Paris, à Amsterdam... Voici *Lili*, sa mère aux boucles noires qui, petite fille, creusait à pleines mains la tombe de sa propre mère coupable d'avoir décapité une poule pour la faire cuire. Voilà son amant serbe *Dusan*, cape noire de vampire, aussi beau que désespéré, qui adore les terribles histoires drôles des Balkans, ou encore des convives bosniaques aussi chaleureux qu'inquiétants "dans cette région où la tragédie est fille de la générosité. Parce qu'elle s'offre en overdose...Comment dire non, tout vous est donné au nom de l'amour ! Gare à vous si vous refusez !"

On se perd en taxi dans Sarajevo avec un chauffeur vite amical qui arrête son compteur, on respire le parfum des épices qui restitue violemment l'odeur d'une grand-mère aimée et, avant de s'enfuir dans l'avion du retour, on achète des "byrek" pour "contaminer" les amis de Paris, les "transpercer" d'une spiritualité dont ils ignorent tout", en laissant au vendeur de beignets un gros pourboire d'occidentale culpabilisée .

Mais pourquoi ce titre énigmatique de *Vert venin*?

La couleur verte semble maléfique dans son texte. Vert le teint de la migration, de "ceux dont les racines sont en l'air". Verts les yeux de la petite broche-abeille cruellement volée à la jeune Lili .

Mais n'y aurait-il pas une réponse claire dans la séquence où la narratrice évoque ces vieillards des Balkans "tout droit sortis des toiles de Bruegel" ?

"La plupart d'entre eux sont généreux : la vieillesse leur a arraché de l'âme l'herbe vénéneuse qui les a accompagnés tout au long de leur chemin, une plante qu'ils ont utilisée avec beaucoup de ruse contre les autres et contre eux-mêmes."

Nicole ZUCCA
Mars 2015